

Vœux du président : quand la forme anesthésie le fond

Par Arnaud Benedetti | Mis à jour le 02/01/2018 à 18:42 / Publié le 02/01/2018 à 18:00



FIGARVOX/ANALYSE - Les vœux présidentiels ont surpris par leur classicisme. Pour Arnaud Benedetti, ils n'en portent pas moins la marque d'une nouvelle ère pour la communication politique. Plongée au cœur du macronisme.

Arnaud Benedetti est professeur associé à l'Université Paris-Sorbonne, coauteur de *Communiquer, c'est vivre* (entretiens avec Dominique Wolton, éd. Cherche-Midi, 2016), et auteur de *La fin de la Com'* (éditions du Cerf, 2017).

S'il fallait caractériser les vœux du président de la République, sans doute faudrait-il d'abord s'interroger sur les attentes médiatiques qu'ils ont préalablement suscitées. L'Élysée a cherché d'abord à produire, presque par défaut, un teasing permanent au sujet de la stratégie communicante du chef de l'Etat. Mieux (ou pire, c'est selon): tout se passe comme s'il fallait fabriquer un débat continu, un bruit perpétuel autour de la communication présidentielle. Celle-ci est devenue un objet en soi, une mythologie au sens où Barthes l'entendait: un signifié dont le signifiant déborde de partout. La communication présidentielle hyperbolise la forme pour nous empêcher sans doute de penser le fond. Le rêve parfait du communicant est ainsi accompli: donner un effet qui détourne le réel, qui le redéfinit au détriment d'une réalité sans doute plus prosaïque et en conséquence moins magique.

Les vœux eux-mêmes n'ont pas échappé à cette fonction. Séquence objet, ils ont été construits en amont par les spéculations qu'ils ont générées parmi les rédactions et les commentateurs. Cette restauration du suspense, comme une figure d'un mystère ontologiquement consubstantiel au pouvoir, n'a pour tout objectif que de nous prendre au jeu de la fascination pour une communication dont le règne du nouveau souverain semble totalement emprise. Le charme opère pourtant, puisqu'il instille une intrigue reprise en boucle par les médias et les réseaux sociaux. Lors du remaniement microcholin de l'automne, le château avait opéré de la même manière, en imposant une attente ruisselante de spéculations, pronostics et supputations en tous genres. Ce plan d'occupation médiatique à partir du «presque rien» a pour fonction d'assurer l'omniprésence du prince... sans que celui-ci n'ait besoin de s'exposer.

La diction lente, le ton presque miséricordieux d'un prêtre en chaire...

Scansion supplémentaire dans la chronique communicante de ce début de règne, les premiers vœux du tout nouveau président ont agrégé les fondamentaux du macronisme («je fais, je transforme, j'assume») tout en s'efforçant d'en corriger les traits les plus allergisants. La fraternité affichée dès le début de la séquence par un plan sur la toile de Marianne, les mots très personnels d'introduction destinés à ceux qui souffrent de la solitude, l'évocation des France périphériques (ruralité ou DOM-TOM...) plantaient d'emblée le décor émotionnel d'un chef de l'État soucieux des plus fragiles, et non concentré sur la seule réussite des plus énergiques ou des plus audacieux. L'Élysée thaumaturge s'adressait plus, à l'aube de la nouvelle année, aux collectivités inquiètes qu'à la société des gagnants. Ce rééquilibrage symbolique porté par la sémantique visait à infléchir par là une image présidentielle décriée parfois pour son absence supposée d'empathie, voire pour son indifférence au mal-être social. La diction lente, le ton presque miséricordieux d'un prêtre en chaire ont ainsi accompagné une ouverture qui, bien qu'inaugurale, prend le risque d'être rangée au rayon des exercices de style. Le menu macronien, roboratif à souhait par la longueur de l'allocution, revient ensuite au galop pour délivrer la philosophie générale et la feuille de route du président pour 2018.

Peu d'innovation dans la forme ni sur le fond, à l'exception de l'adresse aux citoyens européens, mais une intervention de facture très classique tant au regard du logiciel politique de la majorité que de la tradition des vœux présidentiels. Macron a égrené sa vision plutôt libérale (la transformation), sa foi plutôt gaullienne dans les valeurs françaises, son credo plutôt mitterrando-giscardien sur l'Europe, sa concession au «politically correct» par la dénonciation conjointe des nationalistes et des eurosceptiques, son souci plutôt rocardien ou

mendésiste du pédagogisme en rappelant quelques-uns des chantiers (formation professionnelle, droit à l'erreur...) qu'il entend conduire en 2018, ou enfin son goût pour l'intellectualisme lexical que trahissent des formules («réinventer une grammaire de la paix et de l'espérance») qui n'ont pour seule intention que de rafraîchir des mantras dont Aristide Briand fut entre-deux-guerres l'un des promoteurs.

Ces dix-sept minutes tant attendues ont livré l'impression d'un puzzle dont la difficulté sera à l'avenir d'ajuster ensemble toutes les pièces.

Ces dix-sept minutes tant attendues suite au buzz préévénementiel soigneusement entretenu ont esquissé la carte du désormais totémique «en même temps», le réacteur communicant du président, tout en livrant (peut-être à leur corps défendant) l'impression d'un puzzle dont la difficulté sera à l'avenir d'ajuster ensemble toutes les pièces. Les mots ont volé au-delà de leur maîtrise, presque loin du réel. Ils ont provoqué ainsi ce sentiment indéfinissable qu'à vouloir agréger toutes les qualités, le président devra maintenant s'efforcer de rester crédible, concret et cohérent. La communication, si corsetée soit-elle dans une enveloppe pourtant aussi normée que des vœux, et au cœur d'une conjoncture en apparence propice, ne peut esquiver totalement le doute. L'allocution présidentielle, de ce point de vue, nous laisse avec un curieux arrière-goût... d'inachevé.